

## ROUE LIBRE.

De rares nuages sont posés juste au-dessus des deux ou trois montagnes les plus lointaines, comme ça, en attendant, pour faire joli sur les photographies que les touristes ne manqueront pas de prendre dans quelques heures, en rentrant d'une excursion en montgolfière ou en émergeant, hébétés de tant de lumière de leur lit aux draps humides d'un sommeil sans songe. C'est un petit matin.

Au sommet de la rue un chemin caillouteux vient mêler sa voie aux pavés que le soleil plie en arêtes dures. L'homme pousse sur ses aspérités un fauteuil roulant. Il marche légèrement plié par l'effort, les deux mains posées sur l'arrière de l'engin dont les roues déplacent quelques pierres, chuchotant tel une pièce de feutrine doucement déchirée. Quand le chemin cède définitivement devant les brillances de la rue principale l'homme s'arrête. Il regarde autour de lui. Tout est parfaitement calme.

Des maisons alentour les bruits habituels se répondent. Un enfant pleure, une mère apaise. Une porte de réfrigérateur est ouverte, on entend jusqu'aux cliquetis des bouteilles entreposées dans le bas de celle-ci. Des bols s'entrechoquent. Un homme parle en contralto sur un fond de musique qui s'étire en un long ruban. Toute la rue descendante murmure les préparatifs d'une nouvelle journée.

L'homme fait le tour du fauteuil roulant. Il en déplie les repose-pieds, rentre la barre qui lui servait à pousser le fauteuil. Enfin il s'assied en prenant d'instinct le déhanchement monstrueux du handicapé. Le long de la rue aucune porte encore n'a été ouverte, aucun rideau n'a été tiré. Avec un sourire en coin l'homme s'apprête à commencer sa descente, offrant au grand silence du matin le spectacle de la douleur qui le crucifie à vif dans ce fauteuil. Plus tard sur la place, entre le café où ses amis palabrent toute la journée durant et le poste de police, il aura ce visage de désespoir qui pousse les consciences à douter et les mains vers les porte-monnaie pour y récupérer quelques pièces à donner, les yeux baissés. Il pourra même s'offrir de temps à autre le luxe d'une remarque désobligeante tant il aime le trouble de ces esprits que ses pointes méchantes éveillent sans qu'aucun ne pense à répliquer. Les gens d'ici sont pauvres et eux aussi travaillent dur pour nourrir leur famille. Comme lui-même le faisait avant,

avant d'avoir cette idée, l'idée du fauteuil roulant. Alors qu'il va d'un premier tour de poignet lancer son fauteuil le long de la descente il lève les yeux.

Une fillette est là, arrêtée au bord de la rue. Il la regarde, l'oeil mauvais. D'un geste violent il lui fait signe de traverser. Sans bouger, la fillette le fixe.

- Qu'est-ce que tu fais là toi ? Vas y passe ! Dépêche-toi !

Toujours immobile l'enfant ne le quitte pas des yeux. Un regard mauve qui a tout vu du monde, et d'une innocence absolue. Tranquille. Impassible. L'homme se tortille un peu, comme pour mieux installer sa misère, comme pour faire montre de ses souffrances.

- Idiote, siffle-t-il.

Il donne l'élan à son fauteuil qui amorce en cahotant sa longue descente entre les maisons tout occupées encore de leur matin.

- Saleté de gamine... Saleté de journée.

Françoise Chauvelier, 19 août 2005